

Né le 11 Novembre 1952

Il a publié :

Locturnes, Lettres nouvelles / Maurice Nadeau, 1978

La parole est fragile, Imprimerie de Cheyne, 1981

Emondés, Solaire, 1981

La matinée à l'anglaise, Seghers, 1982

Limbes, L'Apprentypographe, 1983

Un dimanche après-midi dans la tête, P.O.L., 1984

Dans la paume du rêveur, Fata Morgana, 1984

Henri Michaux, passager clandestin, Champ vallon, 1985

Jean-Michel Maulpoix dirige avec Richard Millet
la revue Recueil, Moulin de Montainville,
78124 Mareil-sur-Mauldre

Jean-Michel MAULPOIX

Lecture

Mercredi 6 Mars 1985

à 19 h 15

dans l'auditorium du Musée

—
Entrée Libre

BULLETIN A. R. C. POÉSIE

PRÉSENTÉ PAR EMMANUEL HOCQUARD

au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
11, avenue du Président Wilson - 75116 Paris

huitième année

N° 141

Jean-Michel MAULPOIX

ECRIT A L'AVENTURE (extrait)

Cela, cette lumière sur la mer, ajoutée paisible à la mer.

C'est une ville avec des quais, des grues et des estrades en bois de pin. Il y a des navires, des massifs de fleurs, des oiseaux qui piaillent, des corsages, des jupes de toutes tailles et couleurs, beaucoup de rayures, avec des frissons, des mots chuchotés et des rires. A travers les ruelles, on descend de plus en plus vite. La mer apparaît nue entre les toits. Cela claque au vent comme une oriflamme. Le bleu du ciel sans doute est de connivence. Survient un orchestre : costumes et musiques poursuivis d'enfants. La douceur se promène, ou bien la douleur, main tiède dans la main du soir.

Il observe, se rapproche et respire l'odeur de goudron, d'essence et de sel. Les pêcheurs remontant du môle portent leur plate sur le dos et marchent pliés en deux. Cela, le soir, est un caillou très lisse. Le paysage s'enfume. Quelqu'un, en mer, a brûlé des herbes. Le flot s'écaille en sursautant. Les drisses tintent faiblement. Des lampes déjà clignotent derrière les arbres. Si le passant s'attarde, du même pas feutré qu'à l'église, nul ne le reconnaîtra : il marche malgré son ombre et prend le risque de disparaître.

La nuit tombe ainsi sur la mer, d'une exacte coulure, avec de l'or et du pollen. On ne saurait y prendre part qu'en refermant les yeux très vite pour faire semblant de mourir, parfois demeurant par défi une heure ou deux près de la fenêtre, à fixer du regard les lanternes du port. Cela, comme on se jette à l'eau, transi, s'acclimatant par brasses et battements, bientôt flottant à la surface, les bras en croix, les yeux fermés.

Il y a, plus bas que la nuit, le regard d'insecte de la mer, et le battement à peine de ses milliers de fibres. Cela s'infléchit et propage une lumière de sel sur le pays qui dort.

Cela attend sous le paysage, empêtré dans ses arbres, ses dunes et ses massifs de fleurs. Comme aux pigeons du square, quelques rêveurs vont y jeter des graines. Cela suffit à sa nourriture. Quand on veut le toucher des lèvres, il prononce des mots équivoques.

Il préfère par mégarde à son bagage de fer des colis féériques. Il dépose juste un peu de neige au large dans les creux. A peine caresse-t-il le flot. Virant vers des fies plantées de gibets, il débarque ses passagers dans des cabanes de palmes.

Cela, quand il pleut, se désassemble. Eparpillé en milliards de gouttelettes et de petits bruits, il n'en dit pas plus chaque fois. Cela se répète et s'enivre : il bavarde avec sa douleur.

Cela noie ses images ainsi qu'une portée de chatons qui n'auront pas connu le jour, quelques secondes à peine au creux des paumes avant le sac.

Partout le large et l'abandon. La pluie dilue le paysage. Ce qu'il reste des choses ressemble à des navires de pierre. Il colle son oeil contre la vitre : cela ruisselle, le désastre est doux, le ciel chante d'une voix très apaisée.

Cela se disperse. On a vu parfois sur la route tourbillonner de loin en loin de légers cônes de poussière grise qui semblent devancer

l'averse. Cela obéit à des lois simples; on l'observe cependant avec appréhension.

Cela appelle du fond du puits et traverse un imbròglio de ruelles pour parvenir jusqu'ici. C'est une silhouette évadée d'une ville désertée que la forêt recouvre. Elle vient en défaillant. Elle a couru si vite.

Jadis, cela se fut sans doute ordonné d'une autre manière. Il patiente sur un banc, à la fin d'un dimanche, vaguement recueilli. La conversation qui s'engage à mi-voix durera tard après le crépuscule. Malgré l'obscur, il faut assembler quantité de bruits incertains, poursuivre cet aventureux murmure et parler clair.

C'est là une étrange manière de survivre et de s'abandonner. Des vocables brûlent. Le Dieu dans le ciel ou derrière les meubles récite des mots vagues. Il a perdu tous ses bijoux.

Cela, comme certaines étoiles reculées ou très vieilles, n'influençant plus guère la destinée des hommes, manquant trop d'éclat, cela n'est pas vraiment mourir, mais décompter les heures et se rappeler les noms de ceux que l'on avait aimés.

Cela feuillette d'anciens livres et se reconnaît par hasard au détour d'une phrase. Il écoute. Sa musique est lointaine. Le léger bruit de bouche d'une afeule aux cheveux tirés qui racontait l'histoire en fronçant les yeux derrière ses lunettes. Puis cette odeur confuse de reinettes soigneusement alignées sur des journaux ouverts au sec dans le grenier. Puis une touffe de lavande, ou de thym, séchant la tête en bas, accrochée à une poutre. Des cartes postales dans une caisse, des photos et des livres, toujours les mêmes, qu'il feuillette assis sur une malle. Presque plus des pages, mais des peaux qui pèlent, parcheminées.

Cela, comme le brouillon de quelque chose. Il ne saura jamais ce que cela veut dire. Baissant la voix, tournant le dos, cela se tait.

(...)